

# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7° - 01 53 69 00 25

## GABRIELLE FERRIÈRES ET L'ADIR



Par une belle soirée d'août 1943 à Paris, Gabrielle Ferrières et son mari vont dîner chez le frère de Gabrielle, un cabas à la main chargé de provisions ... et de rapports sur l'activité économique des Allemands, à destination des Anglais. Las ! C'est un agent de l'*Abwehr* (service de contre-espionnage de la *Wehrmacht*) qui, revolver au poing, ouvre la porte. Le policier est seul à garder la souricière et il autorise les Ferrières à chauffer leur repas à la cuisine. Gabrielle allume le gaz et son mari commence à faire brûler ses rapports. Coups de feu, bagarre, mais le document est inutilisable. Conduits à l'hôtel Cayré boulevard Raspail, les Ferrières y aperçoivent Jean et ils entendent toute la nuit au-dessus de leur tête les brutalités dont il sera l'objet pendant un interminable interrogatoire. Ils seront ensuite conduits tous les trois à Fresnes, où Gabrielle restera cinq mois avant d'être libérée. Marcel Ferrières sera déporté à Buchenwald. Il en reviendra, mais Gabrielle n'eut jamais de nouvelles de son frère.

Ce n'est qu'à la fin de juin 1945 que le ministre de la Guerre lui fit savoir que Jean Cavaillès avait été condamné à mort par le Tribunal militaire d'Arras au début de l'année 1944 et que le jugement avait été immédiatement exécuté. Gabrielle se rendit à la mairie d'Arras où elle apprit que parmi les douze suppliciés exhumés d'une fosse découverte à la citadelle, trois n'étaient pas encore identifiés. Sur l'enveloppe qui contenait les restes du porte-feuille de son frère était écrit « Inconnu N° 5 ».

Gabrielle et son frère avaient été liés dès l'enfance par une tendresse et une proximité de pensées exceptionnelles qui demeurèrent toujours aussi vives, même lorsqu'ils eurent atteint la quarantaine. La mort de son frère restera pour Gabrielle une

plaie mal refermée jusqu'à la fin de sa vie. Et quand on sait qu'elle avait perdu à la naissance l'unique enfant qu'elle pouvait avoir, on mesure combien nous l'avons connue fragile, déchirée. Sa souffrance jamais apaisée lui permettait de participer en profondeur à la souffrance d'autrui. Lorsqu'elle vit revenir les premières déportées, elle fut si profondément bouleversée qu'elle n'eut de cesse de les entourer et de les comprendre, s'informant inlassablement sur le vécu de chacune d'elle et sur l'ensemble du système criminel des camps de concentration.



Gabrielle avait contribué, avec Maryka Delmas et Jacqueline Mella – au prix de difficultés inouïes – à l'aménagement des quatre étages de la rue Guynemer réquisitionnés pour les déportées qui allaient rentrer. Ces trois femmes, auxquelles s'est jointe dès son retour Geneviève de Gaulle, ont battu, je crois, le record de longévité au service de l'ADIR.

Gabrielle s'efforçait de résoudre les mille et un problèmes dans lesquels se débattaient nos camarades à leur retour. Ainsi avec Lise Lesèvre qui avait tout perdu à Lyon et que l'ADIR hébergeait, elle se lia d'une amitié profonde qui dura

jusqu'à la mort de Lise. Parfois elle se laissait aller à un étrange sentiment de culpabilité de n'avoir pas été déportée : « Vous », nous disait-elle, « vous êtes des anciennes Déportées avec un grand "D" tandis que moi je ne suis qu'une internée avec un petit "i" » et elle riait de bon cœur avec nous. Mais elle souffrait réellement de n'avoir pas souffert dans sa chair la détresse des camps, et elle s'est toujours tenue un peu en retrait. Et pourtant, elle était des nôtres, profondément.

Dès le début, Gabrielle a voulu donner une dimension culturelle au travail social de l'ADIR. Elle organisait des rencontres, des conférences, des récits de voyage, des arbres de Noël pour les enfants, des goûters de la Chandeleur. Il y eut même une éphémère « Commission des Relations Amicales ». Un jour Gabrielle eut l'idée d'organiser un concert de musique classique dans les locaux de l'ADIR. Etant elle-même une excellente pianiste, elle ne s'est pas rendu compte que nous autres étions singulièrement incultes dans ce domaine et nous eûmes le chagrin de voir sa salle de concert quasiment vide. Nombre de nos camarades étaient encore gravement perturbées par leur déportation, difficiles à contenter. Gabrielle ne s'est pas découragée pour autant. Un soir de Noël elle organisa une « Longue Veille », selon une tradition protestante. Cette soirée de chants et de lectures devait se terminer par des agapes dont un jambon en croûte, se souvient une camarade – Inutile de dire que le succès de cette soirée fut beaucoup plus important que celui du concert. Gabrielle fut de celles qui firent vivre les réunions du lundi, ces « thés » gentiment moqués par nos camarades de la rue Leroux, mais qui ont été d'année en année un précieux secours pour nos solitaires. La solitude, la tristesse sans fin de la solitude, Gabrielle voulait la combattre. C'est un sujet qu'elle a souvent abordé dans notre bulletin auquel elle a collaboré de 1949 à 1996.

→

42-1-46-16



De 1949 à 1953, Gabrielle a assumé la charge de Secrétaire générale de l'ADIR, à une époque où le système des pensions se mettait en place et où il y avait un travail harassant à l'ADIR, 1 190 dossiers en cours à un moment donné. Elle passait des heures entières dans le métro pour aller voir nos malades aux hôpitaux de Bégin ou de Percy, elle faisait même des tournées en province. Nous lui devons d'avoir recruté une merveilleuse assistante sociale, Viviane Samuel qui s'était occupée de cacher des enfants juifs pendant la guerre et devint ensuite la directrice de l'OSE, Œuvre de Secours aux Enfants. En 1951 Gabrielle créa la Société des Amis de l'ADIR, dont le premier président fut son ami Alexandre Parodi. Elle participa aussi, avec Maryka, à l'organisation de la construction de ces trente-cinq logements que la Ville de Paris avait accepté de réserver à des déportées dans les nouveaux HLM de la rue Daviel, dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement. Qui se souvient de notre petite Dina, corsetière de son métier, qui habitait là-bas et venait chaque lundi s'occuper de la bibliothèque de l'ADIR ? Ces camarades avaient reconstitué à la Glacière un petit nid d'entraide – avec ses inévitables chamleries – et un jeune médecin de leurs voisins, le Dr Jacques Ribes, s'occupait d'elles avec un grand dévouement, se spécialisant sur le tas dans la pathologie de la déportation. « Il ne manquait plus qu'une enceinte de barbelés », dit une ancienne locataire nostalgique, « pour se croire à Ravensbrück ! »

Les années passent, Gabrielle est toujours là, dans les fonctions de vice-présidente, qu'elle gardera jusqu'à l'âge de 94 ans. (Elle avait presque cent ans quand elle nous a quittées le 13 décembre 2001.) Pendant cinquante ans, elle avait collaboré à *Voix et Visages* dont elle fut souvent la « gérante de publication ». On ne peut énumérer ses innombrables contributions : portraits très riches de camarades disparues pour lesquelles elle se livrait à de patientes recherches, longs récits d'épisodes de la guerre ou de la persécution antisémite, contes de Noël, reportages, réflexions, critiques de livres, etc.

Discrètement, pendant toutes ces années, Gabrielle écrit pour elle-même. Elle n'est plus pianiste, elle devient écrivain. En 1950 paraît son premier livre, *Jean Cavaillès*, sur la vie de son frère dont elle fait revivre la personnalité exceptionnelle de philosophe et de mathématicien, à la recherche de l'essence des idées. Tout absorbé qu'il fût par la rédaction de ses premiers essais de philosophie mathématique, Jean Cavaillès, fils et petit-fils d'officier, fut bouleversé par le désastre de la France en 1940. Avant la fin de l'année, il entra en contact avec Emmanuel d'Astier de la Vigerie, puis il se joignit, avec les Aubrac, au travail de propagande anti-Vichy de *Libération-Sud*.

Mais il aspirait à davantage d'action et il passa à *Libération Nord* jusqu'au moment où, après un saut à Londres, il créa le groupe *Cohors*, chargé de sabotages et de la récolte de renseignements militaires. Gabrielle et son mari furent ses premiers adjoints, jusqu'à leur arrestation à tous trois. Le livre de Gabrielle, écrit dans ce style clair, précis, élégant qui était le sien, a été vite épuisé. Il fut réédité deux fois. Il sera réédité une troisième fois cette année par les Editions du Félin, pour le centième anniversaire de sa naissance.

Vers 1968, toujours très discrètement, Gabrielle devint « écoutante » à *SOS Amitié*, des nuits entières, des dimanches entiers. Sa sensibilité, son don de compatir en profondeur à la souffrance d'autrui la désignaient bien pour une telle charge. Après quelques années, elle écrivit deux ouvrages, faits de courts récits inspirés de ses dramatiques dialogues nocturnes. Le premier, *Sauras-tu me reconnaître...*, paru au début de 1974, reçut le prix Henri Amic de l'Académie Française. Le second, *Voix sans Visages*, parut en 1996. Il y eut entre temps un roman, *Chemin de nulle part*, et fidèlement, dans *Voix et Visages*, notre camarade Anne de Seynes signalait ces ouvrages dans de longues et passionnantes recensions. Précisons en passant qu'Anne Fernier-de-Seynes, journaliste et écrivain elle-même a été longtemps responsable du bulletin et a contribué, avec Gabrielle et Jacqueline Rameil, à lui donner la qualité qu'il a encore.

Gabrielle, toujours fidèle à l'ADIR, organisa avec notre déléguée Madeleine Nicolas-Lugan la Rencontre Interrégionale de 1982 dans son Sud-ouest natal. Elle appartenait à une vieille famille protestante de cette région, dont elle perpétuait les traditions de rigueur, d'altruisme et de sens du devoir. C'est de cette origine, peut-être, que jaillissait parfois ce sentiment de culpabilité d'être perpétuellement en-dessous de sa tâche. Comme son frère Jean, elle était hantée par la quête de l'Absolu, Dieu peut-être ? On a pu voir à plusieurs reprises ces fidèles protestants, Jean avant la guerre, et Gabrielle après la guerre, aller se retirer des Semaines Saintes entières dans quelque monastère... Mystères de l'âme humaine, mais merveilleuses retombées pour leurs proches, dont cette belle méditation que Gabrielle a écrite autrefois pour *Voix et Visages* et dont nous redonnons quelques extraits : nous sommes en 1980, Gabrielle est seule dans la crypte de la Sorbonne à Paris, où se trouvent les restes de dix maîtres et élèves de l'Enseignement Public, parmi lesquels son frère Jean Cavaillès – et aussi notre camarade de Ravensbrück, Mlle Zilmler, professeur d'enseignement technique :

Comment ne pas se sentir en faute à l'égard d'un passé qui s'éloigne et que nous

voudrions préserver de l'oubli, que nous essayons de retenir, d'actualiser en l'évoquant pour ceux qui ne l'ont pas connu... un passé servant de modèle dans lequel nous allons nous perdre, dont nous altérons inconsciemment la vérité ? Dire et redire, modifier sans en être conscients, dater les faits, les pétrifier en quelque sorte, empêcher leur métamorphose, n'est-ce pas les séparer d'un monde en marche ?

Nous, qui sommes « porteurs de mémoire », nous dont le passé restera toujours le présent, qui manifestons notre révolte à l'égard de l'oubli, avons-nous réalisé que ce passé qui est passé ne nous appartient plus, qu'il est « accompli », qu'il prétend maintenant à la pérennité et que, ouvriers d'un devenir, nous sommes seulement la mémoire du futur ?

Lentement, une poussière patiente recouvre les dalles dans la crypte. L'or des noms lui-même s'éteint pour créer une sorte de communauté sans mémoire.

Debout, seul, dans ce lieu secret, le survivant d'une époque révolue prend conscience de l'oubli nécessaire. Délivré du temps et participant au temps, ne faisant qu'un avec lui, arrêté et pourtant en marche, regardant d'un œil obscurci et parlant d'une bouche scellée. Fantôme parmi les fantômes, entièrement habité de silence, un silence qui permet d'entendre, enfin, les voix s'élevant dans la muette immobilité de la totale solitude. Consentant à l'oubli, un oubli sans commencement ni fin qui, déjà, préfigure l'aventure éternelle.

Gabrielle Ferrières.

V. V. janv.-févr. 1981 ; n° 173.

Nous reprenons en p. 6 les noms des dix maîtres et élèves, ainsi que ceux des cinq lycéens du lycée Buffon.



## Bibliographie de Gabrielle Ferrières

*Jean Cavaillès. Philosophe et combattant 1903-1944.* Avec une étude de son œuvre par Gaston Bachelard, P.U.F., 1950 (épuisé).

Réédité sous le titre :

*Jean Cavaillès. Un philosophe dans la guerre. 1903-1944.* Postface de Gaston Bachelard, Le Seuil, 1982 (épuisé).

*Sauras-tu me reconnaître...* Ed. Fernand Lanore, 1973, 136 p.

Avec Yves Ledure : *Chemin de nulle part.* Ed. Fernand Lanore, 1979.

*Voix sans visages.* Ed. Calligrammes, 1996, 80 p.



*Geneviève de Gaulle Anthonioz s'est éteinte le 14 février 2002.  
Il y a un an et l'ADIR se souvient.*

*Comment l'évoquer mieux qu'en citant les paroles que notre présidente a adressées à Germaine Tillion, dans l'intimité de l'accueillante maison de notre Kouri à Saint-Mandé, lorsqu'elle lui remit la Grand' Croix de la Légion d'Honneur le 23 décembre 1999.*

*Chacune y retrouvera aussi bien la personnalité de la récipiendaire que celle de sa marraine.*

Ma chère Kouri,

Je t'ai vue pour la première fois au début de février 1944. Notre convoi, les 27000, était en quarantaine et ta chère Maman était dans notre convoi.

Tu t'es approchée de notre baraque, comme toujours avec le même courage, dédaignant complètement les interdictions du camp, tu t'es approchée de la fenêtre, et tu as commencé à parler à ta Maman... Tu l'avais déjà probablement vue, mais moi je t'ai entendue pour la première fois nous expliquer, non pas les raisons pour lesquelles nous étions à Ravensbrück – celles-là nous les savions – mais pourquoi nous étions traitées comme cela. Parce que c'était d'une telle absurdité ! Il y avait de quoi détruire tout de suite quelqu'un qui arrivait et tu nous as dès ce moment-là expliqué ce que tu avais déjà compris, deux ou trois mois plus tôt – qu'il y avait entre la destruction systématique, ce qu'on a appelé plus tard la *Shoah*, et la destruction pour nous, non seulement une différence de degrés mais une complémentarité. Cela tu nous l'as expliqué.

La première chose que tu as faite c'est de nous donner une connaissance. Parce qu'à partir du moment où nous avons une connaissance nous pouvions lutter contre quelque chose. C'est là où tu nous as toujours précédées, dans chacun des drames qui ont ensuite accompagné nos vies : je pense à la guerre d'Algérie, qui a été pour toi, comme elle l'a été pour beaucoup d'entre nous, vraiment un drame, tu nous as donné la possibilité d'arriver à comprendre, à comprendre avec un esprit vrai, un esprit juste, un esprit sans compromis. Voilà ce que tu nous as appris ; voilà le chemin que tu as commencé à tracer pour nous, celui d'une véritable connaissance intègre et juste.

Je voudrais dire, Kouri, que tu nous as appris aussi ce qu'était l'esprit de justice. J'étais une jeune femme avec un petit bébé quand j'ai été convoquée en Allemagne pour témoigner contre ce que racontait l'une de nos camarades : qu'elle avait vu une surveillante, dont elle avait reconnu la photo, qui avait décapité des femmes à Ravensbrück sur la place de l'appel. C'était complètement faux naturellement. En tout cas, tu m'as dit : *Geneviève, tu dois aller en Allemagne pour dire que ce n'est pas vrai.*

J'ai trouvé cela rude. C'était la première fois que je retournais en Allemagne et, en plus, j'avais un petit bébé. Tu m'as dit : *si nous devons continuer à dire la vérité, nous devons aussi dire la vérité quand cela nous coûte.* Et je suis allée là-bas.

Le chemin que tu nous as appris est celui de la justice et de la vérité. C'est un des chemins les plus difficiles à suivre parce que la justice, nous avons beaucoup de peine à y croire. Mais essayer de faire la justice dans nos propres cœurs, cela est quand même à notre portée. Voilà la seconde chose que tu nous as apprise.



Mais je voudrais dire aussi que, quand tu poursuivais ton chemin vers la connaissance, tu as toujours apporté ce que j'appellerais la *compassion*, c'est-à-dire que tu souffrais avec, au sens propre du mot. Tu souffrais avec quand il s'agissait bien entendu de nos pauvres camarades, cela va de soi, mais après tu as continué de souffrir avec, même quand tu voyais toutes les misères qui s'accumulaient. Dans tes livres tu montres cette progression de la misère, cette espèce de fin de course où l'on se dit : *cela n'est pas possible, cela ne peut pas aller plus loin !* Mais je crois que cette connaissance qui n'est pas sèche, qui est une connaissance perpétuellement accompagnée par la compassion et qui se tourne inévitablement vers l'action, parce que la connaissance est presque liée à l'action.

Cela n'est pas le cas de tous les ethnologues, mais c'est le cas pour toi et de quelques-uns qui ont été tes maîtres. Nous, nous avons suivi modestement ta trace.

Il y a autre chose que tu nous as appris aussi, qui est très précieuse pour nous et que nous avons vraiment le désir intense de transmettre à nos descendants, c'est la reconnaissance de la valeur et de la dignité de chaque être humain. Cela nous te le devons aussi – nous avons pu l'apprendre par d'autres, mais c'est l'une des choses que nous avons apprises de toi. Car tu as toujours reconnu dans chaque être humain, quelles que soient ses apparences, ce socle qui nous est commun. Tu nous l'as appris au fur et à mesure que les événements arrivaient, au fur et à mesure que nos vies à nous se déroulaient, au fur et à mesure que les jeunes camarades, comme Anise, comme Miarka et d'autres, comme Francoise, comme Michèle, ont commencé leur vie de femme, ont commencé leur vie de mère, cela passait entre nous. Et ce qu'il y avait de merveilleux c'est que tu nous l'apprenais avec une gaîté et un humour inaltérable. Comment ne nous souviendrons-nous pas ici de ce que tu as écrit *Le*

*Verfügbar aux enfers*, par exemple, ce que tu nous appris à Ravensbrück pour nous aider à sourire malgré tout.

Je pense à cette phrase incroyable que tu dis à ceux qui viennent de te juger et qui sont en train de t'annoncer que tu es condamnée à mort. A ce moment-là, je ne sais pas pourquoi, tu penses à autre chose, tu t'en vas par d'autres chemins... Tu laisses l'Allemand solennel qui vient t'apprendre cette nouvelle épouvantable, puis, tout-à-coup, tu te reprends et tu dis : *Oh ! Monsieur, excusez-moi, je vous avais oublié !* Cela ce sont des choses fantastiques de courage, de distance. C'était tellement important qu'il y ait cette distance !

Maintenant je vais évoquer ici ceux que nous aimons, les invisibles, mais présents.



Parce qu'entre eux et nous il y a cette chose indestructible qui, entre eux et nous, était entre chacune de nous à Ravensbrück, le lien d'une personne à une autre personne. Et parmi ces personnes merveilleuses, évidemment, il y a ta chère Maman. Elle est ici, elle est parmi nous, c'est l'évidence même. Nous pensons aussi bien sûr à Christine – Christine avec son beau courage qui nous manque tellement aujourd'hui et à tous ceux qui sont absents : ceux de nos réseaux de Résistance, ceux que tu n'as pas réussi à sauver, ceux du Musée de l'Homme, qui ont été exécutés malgré tes efforts ; ceux et celles de nos camarades que nous avons vu mourir dans cet enfer de destruction intérieure qui était le pire de tous, encore pire que la destruction finale. Ils sont avec nous et nous pensons à eux avec toi.

Je pense au poème d'un écrivain en langue allemande (bien que n'étant pas Allemand), Paul Celan : *Résister debout, être debout malgré toutes les cicatrices qui restent toujours des blessures*. Tu es toujours debout. Tu es toujours au milieu de nous et pour nous c'est un grand bonheur.

Kouri, tu vois, tu as ici auprès de toi des amis, des amis très chers, mais si tu me permets de le dire, tu as des descendants, des gens qui ont reçu de toi, comme tu as su donner, comme nous les parents nous essayons vaille que vaille de donner à nos enfants. Nous sommes à côté de toi comme nous sommes à côté d'une aïeule très chère, et c'est important que tu te rendes compte de cette descendance que tu as créée. Ta vie a été féconde. Je t'ai vue l'autre jour : Philippe, ton filleul qui a tellement de regret de ne pas être là, t'a amené son dernier petit

enfant, le cinquième, un petit Joseph qui a trois mois aujourd'hui. Tu étais assise là, dans le fauteuil de François. Le feu était allumé, on voyait les flammes qui dansaient sur tes beaux cheveux argentés, le bébé était absolument radieux, il n'avait jamais autant souri que ce jour-là... Il regardait cette personne mystérieuse et se disait : *elle me plaît, elle compte pour moi !* Je suis sûre qu'il se disait cela comme les bébés se le disent ; en tout cas c'est ce que pensent ses parents, et ils m'ont chargée de te le dire. C'est, pour le moment, ton dernier-né !

Alors je pense non seulement à ceux que tu aimes, qui ne sont pas visibles, mais à tous ceux qui ont reçu de toi, il y en a beaucoup parmi nous, dont tu ne sais peut-être même pas qui ils sont. Ils viennent près de toi et ils te disent merci.

## Les Kommandos de femmes déportées

A mon retour de Buchenwald, dans le n° 277 de *Voix et Visages* (2001) je vous relatais ce qu'avait été le déroulement de l'inauguration d'une exposition consacrée aux « Femmes des Kommandos » – je vous signalais l'intérêt que j'avais porté à cette réalisation et la suggestion que j'avais faite au Mémorial d'en conserver l'essentiel – Ceci était resté sans réponse.

Mais en ce début d'année je suis informée d'un projet concernant la pose d'une stèle dans l'enceinte du camp. Voici la traduction de sa teneur :

*Personne ne vous a dit adieu,  
Personne n'a jeté une poignée de terre.  
Personne n'a érigé de Croix, ou de stèle  
Aucune cloche n'a sonné pour vous.  
Cependant vous vivez dans la Mémoire  
des Hommes.*

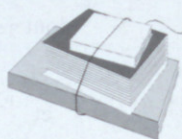
« Hommage à plus de 27 000 femmes de trente nationalités qui de juin 1944 à avril 1945 furent déportées dans vingt-sept Kommandos extérieurs au camp de Buchenwald et contraintes aux travaux forcés et à des Marches de la Mort – victimes de la violence Nazie. »

Ainsi à partir d'avril prochain, les femmes déportées dans les Kommandos dépendant d'un grand camp devraient sortir de l'oubli – Enfin !

Après Markkleeberg, Buchenwald, la possibilité de laisser une trace sur le lieu du K° d'Abteroda (qui fut essentiellement réservé à des Françaises) s'avère très difficile. Abteroda n'est qu'un petit village qui ne peut contribuer à la participation d'une commémoration quelle qu'elle soit.

Un peu de temps..., beaucoup d'obstination auprès des autorités susceptibles de faire aboutir une telle démarche suffiront peut-être !

Jacqueline Fleury



## Les Prix

La saison des prix concernant la résistance et/ou la déportation s'est ouverte par la remise du **Prix Marcel Paul**, le 23 octobre 2002 à la Sorbonne.

La FNDIRP récompensait comme dans les quatorze éditions précédentes, un devoir de maîtrise soutenu au cours des deux années universitaires précédentes ou de l'année en cours. Vingt-trois ouvrages ont été soumis au jury composé de déportés, d'internés et d'enseignants.

Le travail de Mlle Stéphanie Cannoodt a recueilli l'unanimité du jury pour *Mémoire(s) de la rafle d'Izieu : une histoire en construction*, dirigé par Mme Annette Becker de l'Université de Paris X Nanterre.

Le **Prix Philippe Viannay-Défense de la France** fut l'occasion d'une rencontre sympathique d'anciens résistants autour du jury composé d'Hélène Viannay et d'historiens, présidé par René Rémond, au Sénat le 27 novembre 2002. Le lauréat est Gilles Vergnon, historien, maître de conférence à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon, pour son livre *Le Vercors – Histoire et mémoire d'un maquis*, publié par les éditions de l'Atelier en 2002 (21 €).

Encore au Sénat, le 2 décembre, le Comité d'Action de la Résistance, (C.A.R.), à l'issue de son assemblée générale, remettait le **Prix littéraire de la Résistance**, dont le jury de douze anciens résistants est présidé par Paul-Marie de la Gorce, membre du Haut Conseil de la Mémoire Combattante.

Il a été partagé entre *L'évadé de la France Libre*. Le Réseau Bourgogne de

Georges Broussine et (*Entre parenthèses*) de Gisèle Guillemot. Les deux derniers numéros de *Voix et Visages* (N° 281 et 282) comportaient un compte rendu de ces deux ouvrages.

Une mention a également été faite du livre d'Isabelle de Reimpré sur son oncle *Jean-Marie Inbona, médecin*, publié aux éditions Fragments. La réédition des souvenirs de Charles d'Aragon *La résistance sans héroïsme*, aux éditions du Tricorne, a été signalée aussi bien par le jury du CAR que par celui du Prix Philippe Viannay-Défense de la France.

Le **Prix Corrin**, remis par le Fonds Annie et Charles Corrin, récompense depuis 1990, un travail réalisé en milieu scolaire par des élèves et leurs enseignants sur la Shoah.

La remise du prix, le 23 janvier à la Sorbonne, a permis de présenter leur projet aux élèves de CM1 de l'Ecole Élémentaire Saint-Sébastien, Paris XI<sup>e</sup> « Souviens toi... », et aux élèves de 3<sup>e</sup> du collège Rabelais à Saint-Maur « De Saint-Maur à Auschwitz : sur les traces des Orphelins de La Varenne ».

Les efforts pour encourager histoire et mémoire de la résistance et de la déportation s'adressent, comme vous le voyez, à de multiples catégories de très jeunes et de moins jeunes, sans oublier le Concours national de la Résistance et de la Déportation qui concernent les jeunes à partir de la troisième.

D. V.



## JOSETTE ELISE DURAND-CLAVEL



Josette Elise Durand-Clavel s'est éteinte le 26 décembre. Connue à Bort-les-Orgues pour avoir tenu, avec son mari Raoul, un commerce de chaussures, elle était plus discrète sur son passé de résistante.

Née en 1918 à Saint-Flour, Elise Clavel a participé, en 1943 et 1944, avec deux de ses cinq frères, Jean-Louis et Auguste, ainsi qu'avec sa sœur Marthe, au réseau Coty de renseignements de la Résistance, validé après la Libération sous le nom de *Coty-Reims*. Les deux frères travaillaient au service météorologie du sommet du Puy-de-Dôme, poste stratégique tant pour les informations pouvant intéresser les parachutages alliés que pour celles sur les transmissions, l'armée allemande occupant le site. Les deux sœurs assuraient le transport des rapports écrits du réseau, dont beaucoup concernaient l'observation des convois ferroviaires allemands. Elise a pris le prénom de *Josette* dans la Résistance, de même que Marthe est devenue *Martine*.

Le 31 mai 1944, quatre des sept enfants Clavel sont arrêtés par le SD (service de renseignements) allemand de Vichy, en même temps qu'un certain nombre de membres du réseau. Après leur internement à la prison militaire allemande du 92 à Clermont-Ferrand, puis au fort de Romainville, les deux sœurs sont déportées à Ravensbrück, puis au Kommando de Schoenefeld (Allemagne).

Leur frère Jean-Louis, interné à la prison de la Mal-Coiffée à Moulins, a été fusillé par les Allemands, le 25 juillet 1944, en forêt de Marcenat, sur la commune de Saint-Rémy-en-Rollat (Allier).

Après le retour de déportation, en 1945, la jeune femme reconstruit sa vie, se marie avec Raoul Durand, dont elle a eu deux fils, Jean-Pierre et Alain. Les deux sœurs, très liées par leurs années d'épreuve, avaient pris leurs prénoms de guerre comme prénom usuel, Josette pour l'une, Martine pour l'autre.

Josette Durand était officier de la Légion d'Honneur et titulaire de la Croix de guerre avec palme et de la Croix du Combattant Volontaire de la Résistance. Ses obsèques ont eu lieu à Bort-les-Orgues, samedi 28 décembre. Un hommage lui a été rendu par la FNDIR-ADIF de la Corrèze, dont elle était la vice-présidente.

La Montagne présente à son mari, à ses enfants, à ses petits-enfants, à sa sœur Martine Marnat, à son frère Guy Clavel et à toute la famille ses sincères condoléances.

Manuel Rispal  
La Montagne 31-12-02



Josette participait régulièrement, auprès de sa sœur Martine Marnat, notre déléguée en Auvergne-Limousin, à nos rencontres inter-régionales comme elle était fidèle à nos assemblées générales. Sa modestie, sa discrétion ne permettaient pas d'imaginer un parcours résistant individuel et familial aussi riche et dramatique. C'est de sa simplicité et de son sourire dont je me souviens.

Maintenant s'ajoute mon admiration pour son engagement total et son courage dans la résistance et devant les épreuves auxquelles elle a su faire face.

A Martine, aux deux fils de Josette et à leurs cinq enfants, j'adresse l'assurance de ma profonde sympathie.

Pourquoi faut-il si souvent attendre que nos camarades disparaissent pour apprendre pourquoi et comment elles se sont engagées sous l'occupation ? Les *In Memoriam* que publient *Voix et Visages* sont témoignages précieux.

Miarka

## JEANNINE GARRIVET



A notre grand chagrin, notre amie et déléguée de Touraine-Anjou Jeannine Garrivet nous a quittées, bien trop rapidement, le 6 février 2002.

Elle avait été très affectée, un an auparavant, par le décès brutal de son mari, ancien officier de l'Armée de l'Air.

A l'âge de vingt ans, travaillant dans une entreprise de Travaux Publics de Château-dun, elle réussit à se procurer des documents très précieux sur les activités aériennes allemandes, renseignements d'un intérêt capital pour la R.A.F. Elle fut donc agent de liaison et membre du S.R. du réseau Mabro, dépendant de la Centrale Praxitèle dirigée par son Oncle Pierre Serandour (qui vit toujours et nous a communiqué ces renseignements).

Arrêtée le 12 mars 1944 dans le Loir-et-Cher, elle fut conduite à la prison d'Orléans. Passage par Romainville avant le départ pour Ravensbrück des « 35000 », puis Zwodau peu de temps et enfin Graslitz où elle fit toujours preuve d'un grand courage. De là, pour finir sur « la route » comme beaucoup, d'où elle s'évada par deux fois.

Ce n'est qu'en 1981, lors d'un voyage-pèlerinage d'anciennes d'Holleischen et Zwodau, que je fis sa connaissance (nous n'étions pas du même convoi) mais j'ai tout de suite apprécié son indépendance d'esprit, son entrain, sa gaieté. Nous avons ainsi noué de très forts liens d'amitié. J'ai fait souvent à Saint-Avertin de courts séjours dans une ambiance chaleureuse.

Elle avait accepté d'être déléguée de l'ADIR en Touraine-Anjou ; toujours précise et efficace, elle circulait en voiture pour reconforter l'une, visiter une autre, dépanner en faisant les démarches nécessaires pour les isolées. Sans jamais parler de ses problèmes de santé, tous les mois elle venait au Conseil d'Administration de l'ADIR, restée jeune, impeccable et élégante, apportant les nouvelles de nos amies de Touraine-Anjou.

Chaque année, début mars en général, elle les réunissait pour un déjeuner de rencontre toujours fort sympathique... et assez bruyant dans la joie des retrouvailles. Les amies de Touraine ont demandé que cette tradition se perpétue, en souvenir de Jeannine. Un déjeuner, comme le dernier, serait prévisible à Tours vers fin mars.

Jeannine était Officier de l'Ordre national de la Légion d'Honneur, Médaillée de la Résistance française.

Marie-Claire Huerre-Jacob

## INFORMATION

**L'Amicale de Ravensbrück** organise, comme tous les ans, un voyage de mémoire à Ravensbrück du 10 au 14 avril 2003 (départ à 19 h, retour à 14 h 40).

Rencontre prévue avec l'Amicale allemande de Ravensbrück le 13 avril.

Inscription auprès de Françoise Marchelidon, 4, boulevard du Général de Gaulle, 37510 Ballan-Miré. Tél./Fax : 02 47 80 00 55.

Participation au frais : 575 euros environ, en chambre double.

\*\*\*\*\*

*L'ADIR envisage d'organiser un voyage à Ravensbrück en 2005 pour le soixantième anniversaire de la libération du camp. Seriez-vous éventuellement intéressée par ce projet ?*



# L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le vendredi 21 mars 2003

au CERCLE DE L'UNION DES AVEUGLES DE GUERRE

49, rue Blanche, 75009 Paris – Tél. : 01 48 74 56 18 – Fax : 01 45 26 24 34

## HORAIRE

12 h – Déjeuner (sur place) : 35 €

Pensez à vous inscrire à l'ADIR.

14 h – Assemblée générale

Invité : M. Michaël Foot, historien britannique.

Possibilités de retenir sur place des chambres confortables :

Chambre simple : 50 € } avec douche ou bain  
Chambre double : 60 € } petit déjeuner compris

## ÉLECTIONS

Membres sortants et rééligibles :

Mmes Odile Benoist-Lucy, Annette Chalut, Ginette Lebrell, Christiane Rème. Marguerite Dupré est démissionnaire.

Candidature nouvelle :

Yvette Kohler, notre déléguée du Loiret, Loir-et-Cher, Eure-et-Loire est candidate.

## COTISATION ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 2003 auprès de l'ADIR (CCP 5.266.06 D Paris) – minimum 23 € comprenant l'abonnement à V.V. – ou auprès de leur déléguée et si besoin de leur remettre leur pouvoir ou de nous l'envoyer directement. N'est-il pas très important que nous soyons nombreuses à voter ?

## La crypte de la chapelle de la Sorbonne

Dans la crypte de cette chapelle se trouvent les corps de dix maîtres et élèves de l'Enseignement public. Leurs noms :

Jean Gay, étudiant à la Faculté de Droit, fusillé par la Gestapo et la Milice, le 16 août 1944, au bois de Boulogne ;

Paul Reiss, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg, mort au champ d'honneur ;

Holweck, professeur à la Faculté des Sciences, torturé par les Allemands ;

Jean Cavaillès, professeur à la Faculté des Lettres, compagnon de la Libération, fusillé par les Allemands ;

Stéphane Piobetta, agrégé, répétiteur de philosophie à l'Ecole normale supérieure, compagnon de la Libération, mort au champ d'honneur en Italie ;

Edmond Lackenbacher, professeur agrégé au lycée Louis-le-Grand, mort au champ d'honneur ;

François Raoul, professeur de collège moderne, mort au champ d'honneur ;

Raymond Deken, professeur d'enseignement technique à Lille, mort au champ d'honneur ;

Mlle Zimmerlin, professeur d'enseignement technique, fusillée par les Allemands ;

Louis Boilet, élève du lycée Louis-le-Grand, fusillé par les Allemands.

A ces dix noms sont associés ceux de deux disparus dans des camps de déportation : Georges Lapiere et Joseph Rollo, tous deux directeurs d'écoles primaires.

Dans une petite alvéole se trouve une urne contenant les cendres des étudiants du lycée Buffon fusillés par les Allemands.

Les corps des dix universitaires furent amenés à la Sorbonne le 11 novembre 1946, ce qui donna lieu le lendemain à une cérémonie émouvante en présence des familles des victimes, des ministres de

\*\*\*\*\*

\* Pour notre Présidente \*



La Poste a mis en vente un timbre, à 0,46 €, à l'effigie de Geneviève de Gaulle Anthonioz pour le premier anniversaire de son décès.

Ce timbre a été dessiné par François-Marie Anthonioz.

Rappelons qu'une messe a été célébrée à sa mémoire le 14 février 2003 dans sa paroisse parisienne.

\*\*\*\*\*

l'Education nationale et des Anciens Combattants, des recteurs et des doyens en robe et de délégations de tous les établissements d'enseignement.

Extrait de V.V. n° 173

\*\*\*\*\*

Rappelons aussi les noms des cinq lycéens du lycée Buffon : Jean Arthus, Jacques Baudry, Pierre Benoît, Pierre Grelot, Lucien Legros.

Apprenant en avril 1942 l'arrestation de l'un de leur professeur Raymond Burgard, les lycéens se révoltent et manifestent. Cinq d'entre eux décident d'agir immédiatement ; ils se procurent des armes et des explosifs et passent à l'action... Successivement arrêtés en juin et août, ils comparaissent le 15 octobre 1942 devant le tribu-

nal militaire de la Luftwaffe. Condamnés à mort, ils sont fusillés au champ de tir du ministère de l'Air, avenue de la Porte de Versailles. Le plus âgé avait 20 ans.

## CARNET FAMILIAL

### DÉCÈS

Nous avons le vif regret de faire part du décès de nos camarades :

Renée Cugnet (37877 et 1473), Cluny, le 21 décembre 2002 ;

Josette Durand-Clavel (44703), Bortles-Orgues, le 26 décembre 2002 ;

Yvette Beuteau (57789), Précy-sous-Thil, le 27 janvier 2003 ;

Suzanne Mairesse (79991), Blanc-Mesnil, janvier 2003.

## Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n°s par an).

Cotisation membre : 24 €.

Cotisation membre de soutien : 48 €.

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,  
24, avenue Duquesne, 75007 Paris

Directeur-Gérant : J. FLEURY

N° d'enregistrement à la Commission paritaire : 1206 A 05914  
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 7449



# A.D.I.R ASSEMBLEE GENERALE

21 mars 2003

## POUVOIR

En cas d'impossibilité, prière d'adresser ce pouvoir,  
à votre déléguée ou au siège de l'A.D.I.R.

(Nom)

(Prénom)

Je soussignée ..... (1)

Carte ADIR n° ..... (1)

Adresse ..... (1)

Donne pouvoir à Mme ..... (1)

pour me représenter

Date

Signature (précédée de la mention  
manuscrite "bon pour pouvoir")

(1) Prière d'écrire en majuscule.